

gneurie ne nous prodigue pas sa lumière fort longtemps, étant donné que, vers 2 heures de l'après-midi, il disparaît soudain, fatigué sans doute d'échauffer des glaces qui s'obstinent à ne pas vouloir fondre, ce qui signifie que, vers trois heures, je serai plongé dans l'obscurité la plus noire, qui rendra tout voyage impossible.

Donc dépêchons-nous.

Je m'arcboute dans la neige, au bord du ravin, et, d'un bon coup d'épaule, voilà mon traîneau debout. Un mot à mon *leader*, et nous voilà hors du trou. Reste le mobilier que je recharge.

Une fois le tout solidement assujetti avec des cordes et lanières (ouvrage peu agréable par un froid de 40° au-dessous de zéro), nous repartons. Il s'agit maintenant de descendre l'autre versant de la montagne, besogne ardue, vu que le sentier, au lieu d'être plat, présente tout le long une déclivité presque aussi prononcée que le versant dont je contourne les flancs ; et puis comme de juste cela glisse !.. J'ai maintenant le ravin à ma gauche, ce qui n'égale guère les pensées de culbute qu'il me suggère.

Avant de commencer la descente, pendant laquelle il me sera fort difficile d'arrêter mon traîneau, je fais comprendre à mon chien de tête, Monsieur Bum, qu'il ne s'agit pas maintenant de folâtrer, mais de concentrer toutes ses forces intellectuelles sur ce problème délicat : atteindre la vallée et la rivière qui y coule, sans dégringolade. La patte qu'il me donne me montre que j'ai été compris. De fait, il manœuvra magnifiquement, mieux qu'aucun de nous, simples humains, n'aurait manœuvré.

Quand les chiens arrivent à une descente, en général c'est